

Richard Abibon

Les soubresauts du rapport de la nature à la culture

En prenant appui sur le film « Hungry Hearts »
de Saverio Costanzo

(Adaptation du roman *Il bambino indaco* de Marco Franzoso)

et

La bande dessinée de JC Denis « Zone blanche »

Hungry Hearts : Ça commence comme une comédie américaine. Deux jeunes gens qui ne se connaissent pas se retrouvent enfermés dans les chiottes d'un restaurant chinois de New York. Il y a mieux comme endroit pour faire connaissance, mais c'est osé, c'est drôle, ça n'annonce pas un drame. Les voilà au lit, puis voilà qu'il ne parvient pas à se retirer à temps et la voilà enceinte. Mariage, accouchement. Jusque-là, pas trop de problème. Quoique la séance où elle rate l'accouchement est déjà inquiétante. Elle n'avait pas voulu voir de toubib de toute sa grossesse, sauf une fois ou deux sur insistance de son mari. Elle ne les aime pas, elle est végétalienne ou végan, on ne sait pas trop, le réalisateur n'insiste pas là-dessus. Dans ces entrevues, le médecin énonce qu'elle se nourrit mal et que le bébé ne se développe pas au rythme normal. Pour l'accouchement elle choisit un médecin new age qui fait accoucher dans une baignoire. Mais elle n'y parvient pas. Les méthodes naturelles ont leurs limites : il faut une césarienne. Elle la refuse, fait promettre à son mari de l'empêcher, mais lorsqu'elle se réveille, c'est fait. Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Peu à peu, nous sommes sortis de la comédie à l'américaine, et nous sentons monter une sourde angoisse. Certains commentateurs n'ont pas hésité à comparer le film avec le célèbre *Rosemary's baby* de Roman Polanski.

Compte tenu de la suite, j'entends autrement cette séquence de l'accouchement : inconsciemment, elle voulait garder le bébé en elle. Ce n'est pas rare. Car, par la suite, on la voit s'enfermer à la maison avec le bébé, refuser qu'il sorte de peur des contaminations diverses et l'alimenter en suivant des préceptes végan ou ne sait trop, peu importe : arrêt très rapide de l'allaitement, pas de viande, pas de laitages, pas de poisson...des légumes du potager bio qu'elle installée dans une serre sur le toit. Elle ne le montre pas aux médecins.

Inquiet, le mari profite d'un moment d'absence pour amener le petit chez leur médecin : il ne grandit pas normalement, il ne prend pas assez de poids. Le toubib montre bien qu'il n'est pas opposé au végétarisme, mais alors, il faut trouver d'autres sources de protéines qui apparemment ont fait défaut. Première grosse dispute en

rentrant à la maison, et changement radical d'alimentation imposé par le père. Elle s'y soumet, mais, en cachette, après chaque repas elle lui fait boire une huile spéciale qui devrait le protéger contre cette alimentation qu'elle juge malsaine. En fait, cette potion l'empêche de digérer ce qu'on lui donne. Il continue donc de ne pas grossir.

Le mari s'aperçoit du manège, va s'en ouvrir à une assistante sociale qui lui conseille...d'enlever l'enfant pour le mettre à l'abri de ce qui commence à apparaître comme une folie maternelle. Il confie donc l'enfant à sa propre mère.

Je ne vous raconte pas la suite, l'important est dit. Ce film a le mérite de mettre l'accent sur la toute puissance maternelle qui n'est pas toujours focalisée sur la nourriture, mais participe toujours de cette folie qui guette toute mère : continuer à croire que son enfant est un prolongement d'elle-même, son phallus. Ne faisant pas la différence, elle ne peut croire que son enfant ait besoin d'autre chose que ce qu'elle s'impose à elle-même. Toute son action va dans le sens d'une continuité de la fusion. Pour ma mère, c'était les lavements qu'elle m'imposait : elle était constipée et ne pouvait concevoir que je ne l'étais pas. Quant à l'alimentation, c'était tout le contraire de ce film, puisque je vivais dans une idéologie de la force communiquée par la viande rouge. Je devais donc m'enfiler ce pensum aussi souvent que possible alors que je n'aimais vraiment pas ça. Le respect de l'autre n'a pas vraiment cours dans les familles.

Or, c'est ça le vrai sujet du film. On voit bien que, focaliser sur la qualité de la nourriture, que ce soit dans un sens ou dans un autre, ce n'est pas ça l'important. Les modes changent et les enfants grandissent malgré tout. Certes, une alimentation équilibrée n'est pas sans intérêt, mais qu'est-ce que l'équilibre ? Il va différer du tout au tout selon le milieu et l'époque dans lequel on est né. L'alimentaire mobilise beaucoup de croyances qui sont parfois bien plus fortes que toute raison. Il n'y a qu'à regarder du côté des interdits alimentaires de certaines religions et des rites qui accompagnent les repas (prières de remerciement, croix sur le pain, etc.).

Une mère peut s'en saisir pour manifester sa toute puissance ... ou pas.

Dans *Hungry Hearts*, on voit le père osciller entre une trop grande complaisance, car il aime sincèrement sa femme, et un interventionnisme de dernière minute, car il voit l'enfant dépérir. C'est théoriquement à lui d'œuvrer à ce que la fusion mère-enfant ne soit pas absolue, et qu'elle évolue vers l'indépendance de l'enfant. Théoriquement, car les cas de figures sont multiples et n'ont pas le même impact en fonction des degrés de fusion. Est-ce à dire qu'il faut toujours compter sur son intervention ? On sait bien que non. Certaines mères s'en tirent très bien toutes seules, étant capable à la fois de donner les soins et la tendresse nécessaire tout en évitant le risque de fusion excessive. C'est une question de gestion (inconsciente) de son sentiment (inconscient) de castration. De nombreuses mères mettent tout cela au compte de leur « instinct » maternel. Mais depuis que l'homme est homme (et que la femme oscille entre femme et mère) il n'y a plus d'instinct. Tout cela puise sa source à la façon dont elles ont été elles-mêmes élevées, dans la confiance qu'on leur a faite ou dans l'inconfort qu'on leur a communiqué relatif à leur état de fille. J'ai encore entendu récemment une adulte me raconter ce qu'elle avait entendu d'une petite fille à laquelle on demandait ce qu'elle voulait faire plus tard : « infirmière parce que, docteur je peux pas, je suis une fille ». Il est possible qu'en grandissant, cette petite se rende compte qu'il lui est aujourd'hui possible de devenir médecin (ça n'a pas toujours été le cas, dans les années cinquante, c'était encore exceptionnel), et peut-être le deviendra-t-elle...non sans avoir refoulé profondément cette première conscience d'un « handicap » venue du fond de son enfance et du fond des âges. Seule la maternité lui procurera la revanche qu'elle attend inconsciemment

depuis toujours, même si elle aura eu l'impression de se sentir bien dans son métier dans la première partie de sa vie.

On comprend l'investissement libidinal dont bénéficie – et que subit- l'enfant, d'une manière incommensurable à ce qu'un homme peut mettre dans la paternité. Alors, ce que je nomme gestion de la castration fait-il appel ou non à ce que Lacan a appelé le Nom-du-Père ? Cette gestion se fait en référence au phallus dont l'homme est imaginativement porteur. Souvent, ça ne va pas sans une castration du père de l'enfant qui se voit privé d'attention et de relations sexuelles à partir du moment où la mère a trouvé ailleurs l'investissement phallique qui lui manquait. Ce n'est pas pour ça qu'une femme ne va pas tenir compte des avis du père sur le quotidien et le devenir de l'enfant. Tout arrive, et comme je dis toujours, chaque situation est particulière. Il est difficile d'en tirer une loi, notamment dans l'importance de cette fonction dite paternelle. Ce qui s'impose à moi, par contre, dans ce que j'entends tous les jours, c'est la prégnance de la fonction phallique et de son pendant, la castration.

J'étais moi-même végétarien lorsque ma fille est née. Ma femme m'avait suivi sur ce terrain-là, mais, à la naissance de l'enfant elle a jugé que c'était trop dangereux d'imposer cela au bébé. Je m'en suis remis à elle. Je crois qu'elle avait raison. Certes, on peut compenser par autres choses, soja, légumineuses diverses, mais lorsqu'on n'est pas culturellement formé, lorsqu'on n'est pas sûr de soi, c'est risqué. Les indiens le sont, qui évitent la viande depuis des millénaires sans trop de dommage pour leur culture, à ce que l'on constate aujourd'hui. C'est parce que Gandhi était indien que je le suivais sur cette pente, mais moi, indien, je ne le suis pas. Là est le hic.

De mon exemple, je ne peux tirer que cette leçon : la question est moins dans le régime alimentaire que dans la capacité de dialogue et de compromis des parents entre eux, ou de la mère avec la société environnante. Ça peut s'appeler Nom-du-Père si on veut mais, dit ainsi, ça ne fait pas ressortir l'aspect sexuel de la question. Je conçois bien qu'il est difficile de l'aborder en termes sexuels quand il est question d'enfant, et ce doit être une des raisons de la fortune du terme « Nom-du-Père ». La référence à la Loi, avec un grand L, y est plus claire que la référence à la castration, et même des termes comme « phallus » et « fonction phallique », semblent plus rassurant que celui de castration.

Dans mon histoire personnelle, ça ne nous a pas empêché d'aboutir à un divorce, mais les raisons en étaient autres que purement alimentaires. Par la suite, la gestion des gardes de l'enfant et de ce qui était « bon pour elle » comme on dit, s'est organisée cahin-caha comme dans tout divorce, mais, il me semble, mieux que dans la plupart. Nous avons pu dialoguer et trouver des compromis. Gandhi était connu pour aussi pour son aptitude à ce qu'il appelait « la beauté du compromis ».

Suite à mon propos sur les ondes, on voit que mon angle d'attaque problématique ne se situe pas dans l'objectivité des phénomènes, que ce soit les ondes ou l'alimentation, l'économie ou la politique. Quelle que soit l'objectivité, celle-ci est reprise en phénomènes culturels, et de là, va plus ou moins nourrir les fantasmes individuels qui eux, sont fondamentaux lorsqu'il s'agit de relation sexuelle, de conception, d'enfantement et d'éducation. Mais c'est là où la subjectivité risque de devenir problématique lorsque, pour le point de vue du sujet lui-même, elle devient objectivité. C'est-à-dire lorsque la nocivité des ondes ou de la malbouffe est devenu un objet malfaisant à combattre au-delà de toute raison. Même s'il peut être objectivement vrai qu'il peut être plus sain de manger bio, voire avec moins de viande. Ces figures de la modernité ont repris pour certains le rôle dévolu autrefois aux démons. D'où la comparaison qui est si souvent venue sous la plume des critiques de cinéma, entre *Hungry hearts* et *Rosemary's Baby*.

L'autre phénomène culturel évoqué tourne autour de la notion d'autisme aujourd'hui. Là aussi, l'effort de la société va dans le sens d'une objectivation du trouble, permettant de déculpabiliser les parents. Ceci veut dire, en regard de ce que je viens d'énoncer, de désobjectiver au plus bas la question. Non, non, la cause du trouble n'est pas dans la relation parents-enfants, ni dans une subjectivité quelconque, elle réside dans les gènes, dans une mauvaise alimentation (d'où la chasse aux gluten), dans l'abus d'antibiotiques, etc. La mère de Hungry Hearts se situe dans cette problématique alimentaire objectivante. On remarquera que ce qui s'affronte, ce sont deux objectivités contradictoires : l'une de la médecine et de l'alimentation traditionnelle, l'autre de la culture new age, bio et « naturelle ». Il n'y a de place pour la subjectivité ni dans l'une, ni dans l'autre.

Je me souviens d'une tentative de dialogue que j'avais initiée avec des parents d'enfants dits autistes sur un site idoine. Ce qui leur importait était la référence à cette objectivité galopante, et de dénigrer la psychanalyse censée les avoir culpabilisés (ce qui, dans certains cas, n'est pas faux). J'essayais de leur expliquer que lorsque je travaillais avec des parents comme eux, dont j'avais pris les enfants en charge, j'avais toujours eu de très bonnes relations avec eux. Je disais que, tenter de se connaître dans les relations que l'on met en place dans le couple et dans la famille, ce n'est pas forcément de la culpabilisation. C'est juste prendre conscience de ce qui se passe. Je tentais de leur dire que j'avais quand même obtenu quelques résultats spectaculaires. Ils refusaient d'y croire. J'ai raconté comment j'avais guéri de sa constipation un homme de trente ans qui n'avait jamais parlé de sa vie et qui avait failli mourir plusieurs fois de l'occlusion intestinale conséquence de cette constipation dépassant l'ordinaire. Il arborait en effet en permanence un ventre comparable à celui d'une femme enceinte proche du terme. Un ventre plein de merde. J'ai relaté comment j'étais parvenu à ce résultat, entre autre en entendant sa demande de gâteaux : il était sous régime forcé depuis son plus jeune âge. Je lui donnais donc deux gâteaux par séance. En trois mois, sa constipation avait disparu. Mais ces parents avec lesquels je tentais de discuter n'entendaient pas le résultat. Au contraire, ils étaient scandalisés que j'aie pu donner des gâteaux alors que l'homme était au régime : le gluten, voilà l'ennemi, certaines études ayant montré un possible rapport entre cette substance et l'autisme.

Croulant sous un torrent d'insultes, j'ai dû quitter l'arène. J'insiste : le problème n'est pas : gâteau gentil contre gluten méchant, un régime contre une autre, mais l'écoute d'une demande, la prise en considération d'un sujet qui jusqu'alors n'était que l'objet de médicaments. Une demande, ça se formule en paroles. Si au début, il me l'avait fait comprendre par gestes et en m'entraînant dans la cuisine, il en était venu peu à peu à parler.

Nous sommes donc devant le même type de phénomène que celui développé dans « Hungry Hearts », où la problématique oscille entre le « un régime contre un autre » et l'enfermement de la mère dans sa bulle avec l'enfant, à l'image de ce jardin bio installé sur le toit de la maison, totalement entouré de plastique translucide. Évidemment, un nouveau-né est peut-être moins en position de présenter une demande. Mais c'est justement dès le plus jeune âge, si l'adulte suppose que les cris sont une demande, c'est de cette supposition formulée à l'enfant que la parole va finir par lui venir. Ce qui se manifeste ainsi, et heureusement dans la plupart des cas, c'est le désir de l'adulte que l'enfant demande. C'est le supposer sujet, alors même qu'il ne l'est pas encore. Ce n'est pas penser sans cesse à « ce qui est bon pour lui ». L'un n'empêche pas l'autre, évidemment, car un enfant ne sait pas encore ni demander, ni ce qui, en effet, est

bon pour lui. Tout est une question de nuance, de dialectique entre une appréciation des besoins objectifs et prise en considération de son désir de sujet.

La subjectivité semble la chose au monde la plus difficile à appréhender. Même en psychanalyse, le mouvement lacanien en est venu à considérer le signifiant de manière objective, comme si c'était une matière sonore quasi indépendante du locuteur. Ceci, dans la théorie qui est énoncée, au sein d'une culture d'où toute parole subjective semble bannie au nom d'une éthique de la discrétion et de la pudeur. Mine de rien, cette culture cultive le surmoi, reprenant les vieilles antiennes de la société, pour laquelle, en effet, il faut en rabattre sur ses propres pensées afin de se mettre au diapason du groupe.

Quelque part on retrouve à l'égard de la subjectivité la même méfiance que les sujets se disant hypersensibles aux ondes : eux aussi objectivent le support sonore de la parole en allant jusqu'à ne considérer que son caractère ondulatoire, dès lors nocif. On comprend mieux le mécanisme ainsi : je dois me cacher des ondes, car elles me font du mal, signifierait : j'ai peur de ce que je pourrais dire parce que ça pourrait se retourner contre moi, car j'ai quelque chose à cacher.

Ainsi en serait-il de la culture du bio, du sain, du naturel, souvent accompagné d'un orientalisme de bon aloi. Là aussi, ce qui compte c'est le support de la vie, cette fois nutritionnel et plus généralement corporel. « Je dois me purifier car, quelque part, je me sens coupable ». Il est vrai qu'il est certainement mieux de manger bio, sain, et de pratiquer une activité physique. En ce sens, le problème est légèrement différent de celui des ondes : il y a une base de vérité dans la différence de qualité entre les produits que nous mangeons. Il reste donc important de s'informer des avancées de la science dans ces domaines. Mais si ce n'est que ça, avec un investissement excessif, cela risque de se faire au détriment de la subjectivité.

Quant aux médecines alternatives, elles ont quelque chose de commun, c'est qu'elles prêtent plus d'attention au sujet. On demande au malade de parler de lui, c'est-à-dire au moins d'investiguer dans son mode vie, d'alimentation, de sommeil, etc. C'est vrai aussi de toutes les techniques psy « new age », venues en général d'Amérique, où l'on recherche souvent dans l'enfance des sujets le trauma fondateur de leurs troubles. Ces techniques sont toutes efficaces, y compris l'acupuncture. Elles fonctionnent néanmoins toutes sur une idée d'objectivation, avec support matériel. Les granules homéopathiques ne contiennent absolument aucune substance active, les méridiens de l'acupuncture n'ont jamais été décelés par aucune recherche scientifique, mais tout cela repose sur la croyance partagée par le thérapeute et le soigné d'une base matérielle et objective. Quant aux recherches sur les traumatismes infantiles, elles ont tendance aussi à promouvoir cet épisode historique comme source objective de la souffrance actuelle.

Dans tous les cas, je crois que ce qui fonctionne est bien plutôt l'attention que le thérapeute porte à son patient, que l'on ne retrouve plus dans la médecine moderne. Celle-ci a tellement objectivé les choses qu'une consultation de 10 minutes suffit à produire l'ordonnance salvatrice. À l'inverse, le patient des nouvelles thérapies est invité à parler et la croyance commune fait le reste sous le nom de ce que la psychanalyse appellerait transfert : soit, dans tous les cas, une forme d'hypnose. Cette dernière repose, on le sait, sur l'immense confiance que le patient accorde à son thérapeute, permettant à la « substance matérielle », soi-disant objective de produire son effet, que l'on peut appeler « effet placebo ».

Le paradoxe de ce dernier c'est que, reposant sur une adresse à la subjectivité, non seulement il suppose une croyance objective en une substance matérielle, mais il a été objectivé dans de très nombreuses études médicales. Le substrat matériel « objectif » a beau ne pas être là, l'effet subjectif est là, objectivement. De même que l'effet nocebo

(le contraire de placebo) des ondes peut se déclencher même en l'absence des dites ondes.

Voilà pourquoi « Hungry Hearts » est un film emblématique des convulsions par lesquelles notre culture se transforme dans un rapport conflictuel ou se voulant harmonique à la nature, cette dernière n'étant, dans tous les cas, que l'idée qu'on s'en fait, empruntée à l'une ou l'autre des tendances actuelles de la culture, avec la subjectivité comme parent pauvre.

Zone blanche

J'ai vu un bon nombre de reportage sur la question des ondes électromagnétiques dans lesquelles nous baignons de plus en plus. Sur France-Culture et sur Arte, des maisons sérieuses. La conclusion est à peu près unanime : il n'y a pas de danger. Ils sont allés voir des chercheurs qui travaillent sur le problème aux quatre coins du monde. Ils ont soumis des rats à des champ de force beaucoup plus élevés que ce que nous subissons, et ce, sur plusieurs générations : pas de problème décelé. Les chercheurs qui pensent que ces ondes sont responsables de tumeurs au cerveau se basent sur des recherches après coup et sur des questionnaires. On demande aux gens qui ont une tumeur s'ils ont utilisé un portable...vous devinez la réponse, même si le questionnaire s'affine en demandant combien de temps par jour, et autres choses. C'est comme l'inversion de la fameuse pub pour la loterie : 100% des gagnants ont tenté leur chance. C'est toujours un soulagement dans lequel on se précipite lorsqu'on vous propose une explication causale de vos maux qui, sinon, semblent vous être tombés dessus par pure injustice divine

En résumé les recherches concluant à la non nocivité des ondes sont les plus nombreuses.

Bien sûr, on peut rester prudent par principe de précaution.

J'ai trouvé une recherche particulièrement intéressante parce qu'elle met en lumière le facteur psychologique. On a installé des antennes ré-émettrices dans certains villages qui n'étaient encore pas couverts par le réseau. Vous savez toute la polémique qui entoure ces antennes. On a d'abord demandé à tous les habitants, par questionnaire, s'ils pensaient que ces ondes étaient malfaisantes ou pas. Ensuite, on leur a dit qu'on allait expérimenter : l'émetteur n'allait fonctionner que la nuit. On allait même séparer la nuit en deux : une partie où elle fonctionnerait et une partie où elle ne fonctionnerait pas. Bien sûr, on les informerait sur ces horaires. Résultats : les gens présentaient en effet des insomnies et divers symptômes au moment où l'antenne émettait. Ah ah, concluant n'est-ce pas ? Sauf que...qui présentaient ces symptômes ? Les gens qui avaient signalé au préalable qu'ils croyaient en la nocivité des antennes. Pas les autres. Et en plus...certaines nuits, les antennes ne fonctionnaient pas du tout. Et, ces nuits là, les gens en question présentaient les mêmes symptômes que lorsque l'antenne fonctionnait.

Un certain nombre de gens se déclarent hypersensibles à ces ondes. Ils se sont même regroupés en associations. Ils militent pour l'établissement de « zones blanches » où ils pourraient se réfugier. Des zones à l'abri de toute pollution électromagnétique. J'ai même vu un reportage sur un brave monsieur qui ne vit plus que dans une vallée encaissée au fin fond du massif central. Son téléphone fixe fonctionne par des tubes à air. Il arbore un badge demandant à ce qu'on ne téléphone pas dans sa proximité. Il se balade avec un étrange instrument détecteur d'ondes. Je ne mets pas en doute le fait qu'il souffre et fait ce qu'il peut pour se protéger.

Une bande dessinée de Jean-Claude Denis, « Zone Blanche » traite du même problème. Le personnage dort sous une sorte de moustiquaire censée arrêter les ondes et porte en permanence une casquette à la même fonction.

Montons d'un cran : en hôpital psychiatrique, j'ai eu affaire avec des gens se pensant branchés sur des ondes qui leur dictaient des pensées ou des actes. Parfois c'était un ordinateur distant qui contrôlait leur cerveau. D'autres fois encore, on parle d'eux à la radio ou à la télé.

Je pense qu'il ne s'agit que de gradations dans la même difficulté de vivre. Autrefois les gens se sentaient persécutés ou possédés par des démons. De nos jours, on n'y croit plus, sauf quelques personnes venues d'Afrique (j'en connais) où du moyen orient, (j'en connais aussi) où les persécuteurs sont des djinns ou des sorciers qui ont lancé une malédiction, comme les mauvaises fées dans les contes européens d'autrefois. Comme notre personnage réfugié en « zone blanche », ils arborent incantations et amulettes pour se protéger.

Bref, les délires se sont adaptés au changement dans la culture. On prend dans la culture ambiante ce qui va mettre un nom sur le malaise. Certaines personnes se disent soulagées lorsqu'on nomme leur « maladie ». On leur dit : « vous êtes schizophrène », ou encore « vous êtes bipolaire », ou enfin : « votre enfant est autiste ». Voilà, ça fait médical, ça fait rassurant. Pourquoi ? Parce que les gens se sentent rassurés par un nom, c'est mieux que le flou de l'inconnu. Et parce qu'ils pensent que leur « cas » a été pris en considération. Mais il y a des formes bien plus efficaces de prendre un sujet en considération : en l'écoutant parler. Et en ce cas, c'est lui qui parvient à nommer son malaise et non une discipline extérieure à lui. Il va trouver la source de son malaise en lui et non dans ce que propose le malaise dans la culture. Ça, ça construit du sujet. Sinon ce n'est que remplacer un malaise diffus par un malaise collectif socialement nommé. Ce qui n'empêche pas les problèmes culturels d'aujourd'hui d'exister, économie, pollution, chômage, racisme etc. Mais ils sont renforcés par le malaise de certains qui contribuent à l'établissement des orientations de la culture, c'est-à-dire des nominations du malaise en termes extérieurs à nous : c'est la faute aux ondes, au capitalisme, au djihadisme, aux industriels qui polluent etc. Un circuit s'établit entre le malaise individuel et le malaise dans la culture, se nourrissant l'un l'autre. Chez certains, cela nomme un objectif à leur révolte contre leur propre malaise, et le voilà partis dans le militantisme, de gauche comme de droite, et dans le djihad.

Il est clair que, lorsqu'un appareil issu de la science moderne détecte en effet des ondes, on a localisé la source du mal dans les termes de cette même science moderne, en faisant juste l'impasse sur les recherches auxquelles j'ai fait allusion.

Les idées de transmission de pensée qui flottent aussi de-ci de-là sont du même ordre. Il s'agit de la pensée des autres, c'est-à-dire du rapport aux autres qui pourrait être porté par une onde, par une parole, par un esprit malveillant. Il s'agit d'une projection de l'idée infantile dans laquelle, lorsque nous étions totalement impuissants et dépendants de nos parents, nous pouvions penser qu'ils connaissaient toutes nos pensées, qu'ils pouvaient nous influencer à distance, nous faire obéir d'un mot ou d'un regard. Cela met en place, pour tout le monde, un conflit inconscient entre : dois-je obéir aveuglément ou agir selon mon désir propre ? On ne s'en sort pas sans symptôme, c'est-à-dire sans une formation de compromis entre ces tendances contradictoires. Ce qui donne maux de tête, maux de ventres, mal au dos, problèmes de peau, maladies auto-immunes, et tant de divers moyens de souffrir.

Ainsi l'idée de l'onde malfaisante n'est autre que la localisation dans un nom fourni par la technique moderne, de la cause du symptôme : maux de tête, maux de

ventre, insomnies etc. C'est quelque chose qui passe dans les airs et qui sert à communiquer, donc à transporter des paroles. Dépouillées par le refoulement de son locuteur et de sa signification, la « transmission des pensées » c'est-à-dire la communication, celle des injonctions parentales et des réponses que l'on n'a pas osé formuler, se retrouve à l'état d'onde malveillante comme, dans d'autres cultures, elle se manifeste par les mal-é-dictions dont on ne connaît pas non plus ni le locuteur ni le contenu.

Le même problème se retrouve dans les préoccupations autour du conflit « malbouffe vs bio ». Et d'une manière plus générale autour de tout ce que la mouvance new age draine de végans, végétaliens, végétariens, bio, acupuncture, médecines naturelles ou orientales etc.

23-juil.-2015